

Benjamin Fondane et la philosophie existentielle

Quelques mises au point

Par Michel Carassou

Dans ses *Rencontres avec Léon Chestov*¹, Benjamin Fondane évoque sa première entrevue avec le philosophe russe dans le « salon vieillot » de Jules de Gaultier, en 1924. Fondane est à Paris depuis quelques mois. Les derniers articles qu'il a publiés en Roumanie, avant son départ pour la France, étaient consacrés aux Révélations de la mort de Chestov, mais il ignorait alors si l'auteur était toujours vivant ou s'il appartenait au siècle précédent. Et le voilà devant ce « grand vieillard maigre » : Léon Chestov.

Fondane est poète, il n'est pas philosophe. Il le deviendra pour défendre la cause de la poésie, toujours condamnée à se soumettre aux contraintes de la raison qui se dissimule derrière les impératifs esthétiques, moraux ou politiques. Il le deviendra par amitié pour Chestov et, surtout, parce qu'il perçoit dans sa pensée un écho à ses propres tourments. Il est alors l'un des rares à comprendre « la question » du vieux philosophe— même s'il ne dispose pas des outils théoriques pour la formuler.

Au contact du maître, dans leurs rencontres quasi quotidiennes, il acquiert peu à peu ces outils. Il progresse à grands pas, constate Chestov. Bientôt il écrit sur Husserl, sur Nietzsche, sur Heidegger et, bien sûr, sur Chestov...

À la fin des années 1930, il est devenu l'un des principaux représentants de la philosophie existentielle. Boris de Schloezer, traducteur et ami de Chestov, pouvait déclarer à celui-ci, qui rapportait ces propos sans amertume : « Je pense que votre philosophie a plus de chance de pénétrer dans le monde à travers Fondane qu'à travers vous². »

Le disciple est devenu l'égal du maître. Est-il allé plus loin que Chestov, bien au-delà de Chestov, comme on l'affirme ici et là ? Constatons d'abord que, parmi ceux qui ont commencé par le suivre, plusieurs — Camus, Malraux pour citer les plus connus — l'ont abandonné en cours de route. Il n'était pas facile, en effet, de l'accompagner jusqu'à ses derniers retranchements où ne subsistait plus aucune certitude. Non seulement il se dressait contre Socrate, Aristote ou saint Thomas et faisait table rase de toutes les philosophies existantes, mais il ne proposait pas un nouveau système philosophique. Il s'attaquait à toutes les vérités établies, mais sans se référer à des vérités supérieures. Il niait non seulement les évidences du moment,

¹ Benjamin Fondane, *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris/Saint-Nazaire, Plasma/Arcane 17, 1982. Cf. notre article « Benjamin Fondane, le disciple inespéré », *Europe*, « Léon Chestov », n° 960, avril 2009, pp. 118-125.

² *Ibid.*, p 143.

mais la possibilité même de l'évidence, la possibilité même de connaissance. La liberté selon lui commence là où finit la connaissance et, contre le concept d'ordre, il brandissait la réalité de l'arbitraire.

Comment aller plus loin dans le travail de sape ? Que reste-t-il au terme de la démarche chestovienne. Un être mis à nu, un individu qui s'est détourné des solutions raisonnables, valables pour tous, et qui va frapper « là où il n'y a pas de porte ».

Demeurent l'existant et sa soif de liberté. Que supprimer pour aller plus loin ?

Supprimer l'un ou l'autre reviendrait à nier toute la philosophie existentielle. En répétant inlassablement la question de Chestov, Fondane ne manque pas de dénoncer ces philosophes « existentialistes » qui, réhabilitant la connaissance, en arrive à tuer l'existant. Cette dénonciation est particulièrement éloquente dans *Le Lundi existentiel* qui, pour être son dernier écrit avant sa déportation, apparaît comme l'état ultime de sa pensée, en quelque sorte son testament philosophique. Et, dans ce texte, il réaffirme le caractère indépassable de la pensée de Chestov :

« Si j'avais à donner avec mes propres mots un raccourci de la pensée de Chestov à ce sujet, je crois que je pourrais me permettre de lui prêter ce tour audacieux : ' Ce n'est pas l'homme qui a été fait pour la vérité, mais la vérité qui a été faite pour l'homme.' La vieille philosophie existentielle, celle des Prophètes, de Jésus, de saint Paul, de Luther, atteint ici son maximum d'audace — spéculative³. »

Fondane ne pense pas possible d'aller plus loin que Chestov dans l'audace spéculative. Il n'envisage pas davantage de penser une autre philosophie de l'existence, une nouvelle philosophie de l'existence. Il n'est pas obsédé par la nouveauté comme un annonceur publicitaire pour la télévision. La « vieille philosophie existentielle » lui suffit, « celle des Prophètes, de Jésus, de saint Paul, de Luther », issue de « deux propositions premières qui comptent deux mille ans de durée » : « À Dieu tout est possible ! » et « *dii estis et filli excelsi omnes*, vous êtes des dieux et des enfants du Très-Haut⁴. » C'est dans La Bible — Ancien et Nouveau Testament confondus — que Kierkegaard et Chestov ont trouvé « leur philosophie toute faite, pour ainsi dire d'avance, elle répondait à leur question⁵ ».

Pour Fondane, faisant abstraction de la Révélation, seule compte la philosophie du Livre :

« Seul parmi les livres, le Livre craque sous la pression d'une possibilité infinie, ouverte à l'Homme, d'un Absurde à tout instant prêt à rompre le 'sérieux' d'un Pouvoir auquel nous sommes invités à participer ; seul il nous révèle le sens, la portée et la solution du mystère qui fait de l'existant un aliéné irrésistiblement poussé à

³ Benjamin Fondane, *Le Lundi existentiel*, Monaco, Éditions du Rocher, 1990, pp. 55-56.

⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁵ *Ibid.*, pp. 56-57.

succomber à la magie qui a pour source le Néant, pour moteur le péché et pour véhicule le Savoir autonome⁶. »

Point n'était besoin de chercher d'autre fondement à la pensée existentielle. Il n'y avait rien à ajouter, rien à retrancher. Tout était dit depuis 2000 ans, mais cette pensée n'était pas entendue. Sans relâche, Chestov a répété sa question et Fondane a répété la question de son aîné, en la modulant, en la reformulant avec ses mots à lui, en fonction des hommes et des situations, en lui trouvant de nouveaux terrains d'investigation — mais sans rien modifier de son sens profond.

Ainsi, pendant la guerre, Fondane fait-il dialoguer la pensée existentielle avec les travaux de deux scientifiques, Lupasco et Lévy-Bruhl, qui ont ouvert des perspectives nouvelles dans leurs disciplines, respectivement la microphysique et l'ethnologie. S'attachant à l'œuvre de Lupasco, il montre que l'introduction par celui-ci dans la Logique d'une dose de contradiction ne retire rien à la critique de la Raison effectuée par la pensée existentielle. Dans les recherches de Lévy-Bruhl, il retient la pensée de participation chez les peuples dits primitifs, qui lui apparaît peu différente de la pensée de participation qui irrigue le Livre ; aussi voit-il en Lévy-Bruhl, redécouvrant ce mode de pensée, un philosophe existentiel qui s'ignore.

Fondane ne trouve pas chez ces auteurs de nouvelles perspectives pour la philosophie existentielle mais, dans un dialogue avec eux, des occasions de mettre en lumière la pertinence de cette philosophie et son caractère immuable, ainsi que sa convergence avec les recherches les plus avancées de son époque.

La philosophie existentielle fait preuve de la plus grande audace spéculative parce qu'elle est d'abord une philosophie vécue — vécue par l'homme singulier confronté au malheur, qui le refuse et crie sa révolte. Fondane n'adhère pleinement à la pensée de Chestov qu'après avoir fait l'expérience du malheur, à la mort d'Armand Pascal, son beau-frère, son ami le plus cher.

Cette pensée l'accompagnera toute sa vie et en particulier dans les moments difficiles. En juin 1940, au moment de l'offensive allemande, le soldat Fondane écrit à sa femme et à sa sœur :

« Le dernier quart d'heure... Sanglotez, sanglotons — mais ayons du courage. C'est le moment de vivre notre philosophie existentielle : quand l'empirique est perdu, quand la force a vaincu, quand l'impossible est là, c'est alors que la foi commence. Puissé-je, puissions-nous l'avoir ! »

Tout est dit. Soyons certain que jusqu'à la fin, à Auschwitz, Fondane a vécu sa philosophie existentielle.

Michel Carassou

⁶ Ibid., p. 57.